

La didactique : une psychanalyse « sur commande »

*F*aisons remonter les choses¹ à une période précise : celle qui aboutit à ce qu'on nomme la « scission » de 1963, entre un groupe lacanien et un groupe (l'Association psychanalytique de France — A.P.F.) qui va être « reconnu » par l'I.P.A. (*International Psychoanalytic Association*).

Pas question de reprendre une histoire, assez bien connue dans ses détails, très diversement appréciée dans ses mobiles. Je voudrais simplement faire ressortir, du point de vue de la « formation », une perspective qui n'a jamais été décrite comme telle.



Un révélateur

La demande de reconnaissance par l'I.P.A., formulée et soutenue par l'ensemble de la Société française de psychanalyse (S.F.P.), les discussions, réunions, enquêtes qui accompagnent cette démarche, peuvent à juste titre être considérées comme une sorte de « détonateur », ou plutôt de

« catalyseur ». Reste que leur signification fut profonde et leurs retentissements insoupçonnés.

Mais d'abord, ne pas oublier que Lacan n'était pas à la traîne dans cette démarche, même s'il laissait ses « élèves » œuvrer dans la politique quotidienne. Il est certain qu'il voyait là, à l'époque, la voie privilégiée d'une conquête, la porte à ouvrir pour la diffusion internationale de sa « cause » (identifiée à la « Cause »). Faute d'accéder à cette voie, Lacan et les zélés du lacanisme expansionniste en trouvèrent d'autres, depuis. La constitution explicite d'une I.L.A. (International Lacanian Association) serait dès longtemps achevée, n'étaient les dissensions internes. L'impérialisme idéologique, institutionnel et politique est une des composantes indéniables du *freudisme*. Le lacanisme n'en est qu'une des manifestations les plus achevées.

Revenons à la demande de reconnaissance de la S.F.P. Sans sonder les mobiles de chacun, on peut bien affirmer que, parmi les « élèves de Lacan », plusieurs motifs convergeaient : réparer la bévue de leurs aînés (dont Lacan) qui avaient eu la sottise de démissionner en 1953, réintégrer une communauté de pensée et s'ouvrir de nouvelles possibilités d'échanges, faire reconnaître par cette communauté une Association bien *différente* de la S.P.P. (Société psychanalytique de Paris), où la pensée de Lacan jouait certes un rôle éminent, mais avec d'autres (Lagache, Dolto...).

C'est ici que joue l'effet : « ruse de l'histoire ». Les semaines, les mois de discussions internes et de négociations externes, les commissions et les dépositions allaient catalyser, chez tous les élèves de Lacan directement impliqués, le dévoilement, la prise de conscience, la « prise » en conscience (comme on dit : la « prise » d'une mayonnaise) d'éléments jusqu'alors épars, mi-tus, ou considérés comme marginaux et concernant tous la conception de la formation :

1 / La pratique des séances courtes, voire ultra-courtes. Chacun pouvait se targuer d'avoir ou d'avoir eu, avec Lacan, des séances plus longues ; mais les bouches s'ouvraient sur le remplissage des salles d'attente, les jeux de passe-passe entre deux portes, etc.

2/ Le brassage systématiquement entretenu entre l'analyse individuelle (« didactique », Lacan y tenait), l'enseignement (le Séminaire), et la

manipulation de chacun, selon son idiosyncrasie, pour la plus grande gloire de la Cause et de son Prophète.

3/ Mais surtout, le fait que Lacan n'était pas disposé à renoncer, en quoi que ce soit, à ces « pratiques » était, soudain, révélateur de leur importance. On percevait d'un coup ce qu'on n'avait fait que pressentir : au-delà des apports théoriques (injustement mis au ban, pensions-nous) il y avait le lacanisme comme entreprise de pouvoir et d'inféodation, la propagation de la doctrine étant inséparable de l'allégeance personnelle, et cette dernière trouvant son meilleur instrument dans la pratique (au sens le plus large) lacanienne.

Ainsi, ce qui à nos yeux (à mes yeux) naïfs avait pu passer pour accessoire (les particularités d'un homme et d'une pratique) était devenu l'enjeu majeur. La conception même du processus analytique y était en cause : analyse du patient et surtout analyse du « candidat ».

Dirons-nous que le contact avec l'I.P.A. nous a simplement servi à nous libérer d'un certain envoûtement lacanien, nous permettant ainsi de réintégrer le groupe orthodoxe et sa pratique admise, concernant la formation ? Ce serait insuffisant et inexact.



Une prise de conscience

C'est ici que l'histoire comporte une seconde ruse, encore plus diabolique. L'I.P.A. nous sert de « révélateur » concernant la pratique didactique de Lacan, mais Lacan, et la critique de sa pratique, servent de révélateur... à ce qui est latent, non seulement dans *tout le mouvement* analytique contemporain, mais dans l'inspiration même de Freud.

Ce qui existe, depuis Freud et de par l'impulsion sans doute décisive de Ferenczi, c'est l'*analyse didactique* comme pièce centrale, décisive, de la formation de l'analyste. Ne chicanons pas sur les mots, qui n'ont, trop souvent, servi qu'à brouiller l'état des choses : « analyse didactique » (*Lehranalyse*), « analyse de formation » (*Bildungsanalyse*), « analyse personnelle » (*Selbstanalyse*), tous ces termes ont en commun d'intégrer l'analyse du candidat à un but qui est finalement de livrer un « *produit fini* » : un analyste qui a reçu la « conformation la plus appropriée » (*die*

geeignetste Ausbildung). Toutes les pratiques, dans le monde entier, et tous groupes confondus, quelle que soit l'École dont elles se réclament, maintiennent soigneusement, en totalité ou en grande partie, les points suivants : « l'analyse de formation » ne peut être *pratiquée* que par des superanalystes, car elle comporte un « plus » par rapport à l'analyse commune. L'analyse de formation est *engagée* après aval de l'institution (« admission à la didactique »), qui confirme ainsi qu'une telle « analyse » doit se dérouler en admettant d'emblée que l'analysant est légitimé dans son « idéal » de devenir analyste. L'analyse de formation *se déroule* entièrement sous le signe de cette même *finalité*, que traduisent les questions suivantes : quand serai-je admis à l'enseignement ? Quand serai-je admis aux contrôles ? Quel avis allez-vous (vous, mon analyste) me donner ou allez-vous donner sur moi ?, etc. Les problèmes qui tournent en rond dans les « pré-congrès » de l'I.P.A. sur la formation (« spécificités de... difficultés propres à... caractères du transfert dans... l'analyse didactique ») ou encore la question extrême, honteusement maintenue : l'analyste peut-il, à un moment ou un autre, donner son avis sur son analysant ?... tout cela n'est que symptômes d'une situation admise sans discussion depuis Freud : l'analyse didactique *se propose* — en ne considérant la méthode analytique que comme moyen — un *but* extrinsèque au processus de l'analyse et d'emblée consolidé par la connivence conjointe de trois instances : l'institution (et ses idéaux), l'analyste (et ses idéaux), le candidat (et ses idéaux, ou ses ambitions).

Soulever la question de la « représentation-but » par rapport à l'analyse didactique, ce n'est donc absolument pas dire : eh bien alors, toute analyse devrait être thérapeutique. Au même titre que pour l'analyse « didactique », on peut se demander dans quelle mesure une analyse qui accepte sans critique la visée « thérapeutique », reste une analyse. Car la même question se pose dans l'analyse dite « thérapeutique » : la conception de la santé, telle que se l'imagine le patient qui vient trouver l'analyste, les buts qu'il vise en venant demander une analyse, ces buts doivent-ils eux aussi être admis comme présumés, si bien qu'on se devrait de mener finalement le patient là où il souhaite aller ? Dans les deux cas, aussi bien « didactique » que « thérapeutique », le problème est de savoir si une analyse peut s'engager sans qu'il y ait ce que Freud appelle une « suspension » des représentations-buts ; des buts apparemment aussi

valables, raisonnables que : je veux devenir analyste, je veux ne plus souffrir de tel symptôme, je veux résoudre telle situation conjugale insupportable, etc. ; — ou bien, lorsqu'il s'agit d'enfants : je voudrais que cet enfant travaille mieux à l'école... La question est de savoir si ces objectifs doivent être admis au départ d'un processus analytique ou bien s'ils ne sont pas eux-mêmes partie intégrante de ce qui doit être remis à plat par l'analyse. La question est surtout de savoir si l'objectif professionnel, une fois avalisé par l'institution *et* par un analyste mandaté à cette fin, peut être remis en jeu dans l'analyse, si ce n'est de façon fictive. On prétend bien que le désir de devenir analyste, « ça s'analyse » comme tout autre désir. Mais ce n'est qu'une analyse en faux-semblant à partir du moment où l'institution attend, pour ainsi dire, l'analysant à la porte du cabinet ; tout comme une mère attend, dans la salle d'attente, son enfant qu'elle *fait analyser* pour qu'il devienne « sage ».

Pour en revenir à l'histoire, ce que Lacan montrait ouvertement — la seule analyse est la didactique ; enseignement, formation et analyse du candidat ne font qu'un ; l'entrée en analyse est une adhésion aux idéaux du groupe et du leader, etc. — tout cela existe partout, et sans qu'on ose généralement se l'avouer².

Or, cela remonte aux fondateurs : Freud qui a rapidement admis « l'analyse de soi » comme la façon la meilleure pour fabriquer un instrument analytique le meilleur possible. Freud qui, même pour l'*analyse en général*, a parfois des formules révélatrices : « ...nous pouvons édifier, sur l'hypothèse de l'inconscient, une pratique couronnée de succès par laquelle nous influençons, au service d'une fin [*zweckdienlich*], le cours des processus conscients³... » Ferenczi, qui affirme que l'analyse « didactique » doit aller à des profondeurs plus grandes que la « thérapeutique », mais précisément en fonction des *fins professionnelles* qu'elle se propose.

À partir de là : fins professionnelles, idéaux du mouvement analytique, du groupe et du leader, propagation de la doctrine et de la pratique orthodoxes, etc., tout s'enchaîne... y compris la « séance courte ». Freud n'affirme-t-il pas qu'il fait des analyses courtes (quelques mois)⁴ afin de pouvoir « étendre son influence » à davantage de disciples ? Le calcul est simple : cinq minutes au lieu de quarante-cinq, ou cinq mois au lieu de

quarante-cinq, le gain est le même : on a « formé » neuf fois plus de propagateurs de la foi.

Ainsi la prise de conscience par rapport à Lacan ne pouvait que se compléter par une prise de conscience symétrique à l'égard des pratiques régnantes, toutes issues de Freud : un Freud qui s'est voulu fondateur d'Église tout autant que pionnier de l'inconscient.



Une révolution

Au sein de l'A.P.F., fraîchement sortie du lacanisme, le problème fut vite posé en ces termes : restituer au maximum son autonomie à l'analyse personnelle, ou continuer à considérer celle-ci comme une pièce dans un dispositif visant à la « conformation la plus appropriée ».

1969-1971. Est-il possible, en quelques lignes, de donner l'essentiel de ce qui s'est joué ? En 1969, sous ma présidence et mon impulsion, un projet de modification des procédures d'habilitation est proposé, discuté, et finalement refusé. En 1971, sous la présidence et l'impulsion de Pontalis, un nouveau projet, finalement très proche du précédent, est discuté et adopté : il inaugure le règlement selon lequel nous fonctionnons actuellement.

Ce qui a été acquis en 1971 :

1 / *La suppression de l'analyse didactique*, entreprise et menée « sur commande », en fonction de la demande de l'institution d'avoir à « livrer » des analystes.

- Suppression des visites préalables ;
- Suppression de la liste et du titre de didacticien ;
- Les candidats ne sont connus de l'A.P.F. qu'au moment de l'admission aux contrôles ; leur demande est recevable quel que soit leur divan d'origine : titulaire, associé ou élève de l'A.P.F. ou membre de tout autre groupe. Ce point n'est pas formel : les statistiques annuelles montrent que notre Comité de formation examine tout candidat sans faire objection de la personne ni de l'appartenance de son analyste.

Ces points ne sont pas une concession à un libéralisme mou et n'ont rien à voir avec des problèmes de « démocratie ». Ils témoignent d'un

radicalisme par rapport à la conception de l'analyse. C'est par là que nous ne nous situons pas à mi-chemin entre S.P.P. et École lacanienne, car l'une comme l'autre ordonnent l'analyse personnelle à l'obtention d'un produit fini conforme aux idéaux de l'Institution.

2 / *Une procédure toute nouvelle de validation des contrôles* : on ne se fie plus à la décision, non motivée, du contrôleur, mais c'est le contenu du contrôle et les capacités du contrôlé qui font l'objet d'une évaluation approfondie, et collective.

3 / La seule liste d'analystes formateurs qui demeure est celle des « analystes en exercice à l'Institut de formation ». Celle-ci n'est pas une liste camouflée de didacticiens, mais la liste des contrôleurs, d'ailleurs révisible annuellement.

L'inspiration de toutes ces règles tient en un seul mot : assurer au maximum l'extraterritorialité de la pratique analytique et, au premier chef, de l'analyse de celui qui se propose de devenir lui-même analyste. Sans illusion sur tout ce qui vient à l'encontre de cette autonomie par rapport à des buts utilitaires ou idéaux, les règles instaurées à l'A.P.F. évitent de créer ou même de favoriser un « inanalysable » : l'espèce de « cahier des charges » selon lequel l'institution analytique passe commande, auprès de ses didacticiens, d'analystes bien « conformés ».



Les occultations

Ce caractère hétérogène de la pratique A.P.F., tant par rapport aux pratiques dominantes que par rapport aux idéaux freudiens eux-mêmes, il est remarquable qu'il soit sans cesse et toujours de nouveau occulté, aussi bien par les autres que par nous-mêmes. Sans doute est-il de règle que chacun ne consente à percevoir l'autre que selon son propre modèle. En France, citons, à des années de distance, I. et R. Barande⁵, pour qui « les différences sont minimales entre S.P.P. et A.P.F., en application commune des normes standard de l'A.P.I. », et l'*Agenda de la psychanalyse* selon lequel, à l'A.P.F., les « didacticiens » font l'objet d'une liste spéciale dénommée « liste des analystes en exercice à l'Institut de formation⁶ » !

Au sein du Mouvement international, notre conception est tout simplement ignorée, aussi bien par les individus que par les groupes ou par les instances. Sans doute, de temps en temps, notre mode de formation est-il décrit, de façon incomplète et abâtardie, dans tel ou tel « rapport » international : une « variante », parmi d'autres, dans une multitude de « façons de faire ». Mais il y a là une méconnaissance fondamentale, dont sont complices toutes les parties. J'en veux pour témoin principal les fameux « pré-congrès », destinés à discuter de la formation. Il est demandé, on le sait, à chaque société composante d'y déléguer un certain nombre de « didacticiens », catégorie indiscutée, accessible au sens commun (ipéiste ou, tout simplement, freudien). Mais il est comique de noter la façon dont nous répondons ; non pas par : « didacticien et didactique, connaissons pas ! on vous l'a déjà dit et on va encore vous l'expliquer », mais en nous efforçant de traduire *training analyst* dans le français A.P.F. ; nous nous grattons la tête : sans doute veulent-ils dire « contrôleurs » ? ou « analystes en exercice à l'Institut de formation » ? ou « titulaires » ? Traduction ethnocentrique, comme on dit⁷ ; grâce à quoi on aurait beau jeu de nous rétorquer : allons donc, vous n'êtes pas si différents ! vous avez bien des didacticiens, puisque vous en déléguez dans les congrès !

Tout aussi remarquable, la façon dont s'oriente souvent le débat de fond : non pas sur la suspension et la mise en question, pour toute analyse, des « représentations de but » ou « idéaux » préalables, qu'ils soient thérapeutiques ou didactiques, mais par une mise en balance des uns par rapport aux autres ; on croit se débarrasser de cette hypothèque des idéaux par la concession facile : bien sûr que toute analyse, même d'un candidat, est aussi thérapeutique, etc.

En résumé, sur un point — fondamental s'il en est —, la conception de l'analyse, nous voilà donc, au sein de l'I.P.A. et du mouvement psychanalytique tout entier, parfaitement opposés à la pratique et à l'idéologie universellement régnautes. Mais, au nom d'une méconnaissance savamment entretenue par tous... tout le monde l'ignore. Il faut bien avouer que, si cela se savait VRAIMENT, il faudrait sinon nous exclure (pratique fort rare), du moins dire pourquoi on ne nous exclut pas !

Si une « révolution » est sans cesse « occultée », même parmi ceux qui l'ont faite, il faut se rendre à l'évidence : c'est sans doute que cette révolution est mal assurée et qu'elle est à maintenir de façon « permanente ». À chaque instant, et sous les prétextes les plus divers, les exigences (légitimes) d'une formation professionnelle rejaillissent sur ce qui ne saurait être intégré à une telle finalité : l'analyse personnelle de quelqu'un (ne disons pas : d'un candidat).

En conclusion : si toute analyse est « formation », ce ne peut être qu'au sens où le beau terme de *Bildung* n'a cessé de retentir aux oreilles allemandes : un mouvement par lequel l'individu, à travers les péripéties les plus étranges du voyage à l'« étranger », rejoint ce qui lui est le plus « propre ».

L'analyse est ce voyage qui tente de façon asymptotique, de nous rendre à nouveau « propre » (*eigen*) ce qui est le plus étranger en nous (l'inconscient).

Par rapport à cette conception de l'analyse et à la belle formulation du *wo Es war, soll Ich werden* comme mouvement culturel (*Bildung*), l'idée d'une formation appropriée à une finalité professionnelle (*die geeignetste Ausbildung*⁸) est bel et bien en contradiction.

Sans nier qu'une « formation appropriée » reste indispensable pour le futur analyste, nous maintenons délibérément en dehors d'elle, en dehors de toute fin professionnelle et idéologique comme de tout contrôle institutionnel, ce qui ne peut être qu'un processus extraterritorial : l'analyse personnelle.

NOTES

1. *NDLR* - Ce texte est une version revue et augmentée d'un article déjà paru sous le titre « Une révolution sans cesse occultée » dans la *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 2, 1989, p. 393-402.
2. Au moment de la scission, il nous souvient du propos confidentiel d'un des maîtres du groupe se séparant de Lacan ; à peu près ceci : « Pas d'illusion ni d'idéalisme, mes petits ; bien sûr que tout analyste didacticien influence ses analysés. » En somme, tout le monde a les mains sales, Lacan a eu le tort de les montrer.
3. S. Freud, *Œuvres Complètes (Psychanalyse)*, XIII, Paris, P.U.F., p. 206.
4. A. Kardiner, *Mon analyse avec Freud*, Paris, Belfond, 1978.
5. I. et R. Barande, *Histoire de la psychanalyse en France*, Toulouse, Privat, 1975, p. 53-54.
6. *L'agenda de la psychanalyse*, n° 1, p. 22.
7. « *He had bacon and eggs* » traduit par « il prenait son café au lait ».
8. S. Freud, *G.W.*, XIV, p. 288.